

Titre de l'édition originale: „Gestrandet, aber doch gefunden“
Originaltitel: „Gestrandet, aber doch gefunden“ von Claudia Bals
Quelle: W. Gitt, Schatzsucher, CLV Verlag, Bielefeld, 1. Auflage 2013, S. 268-281

Perdue et retrouvée

(Französisch/French)

Prise de vue, 1990

Je marchais sans but dans les rues piétonnes de Munich. Pour moi, les études étaient terminées, je venais de rater pour la dernière fois mon examen du troisième semestre de Pharmacie à l'université de Munich. Je venais de manquer le train pour rentrer à la maison. D'ailleurs, quelle maison!? Qu'est-ce qui m'attendait chez moi? Mon petit garçon de sept ans, *Florian*, à l'égard duquel je ne cessais d'éprouver des sentiments de culpabilité: toute sa jeune vie, il avait été casé chez des nourrices de toutes couleurs. Il y avait celle qui buvait en cachette, celle qui se disputait à grand bruit avec son mari; la seule qui avait été maternelle et lui avait donné un sentiment de sécurité nous avait été arrachée brutalement par un infarctus. Et quant à sa propre mère, elle était à 26 ans à bout de force, elle n'avait aucune perspective pour l'avenir, ni ce soutien qu'elle avait recherché dès sa jeunesse. Voilà quelle était ma vie peu de temps avant que je ne vienne à la foi.

Mon enfance

Je suis née le 14 Mars 1964 à Bergheim sur Erft (près de Cologne). A quatre ans, nous dûmes déménager à Starnberg où mon père avait été muté. Je suis originaire d'une famille de classe moyenne, très ambitieuse. Mon père était ingénieur en mécanique; indépendant, il dirigeait sa propre entreprise; ma mère, pharmacienne, fut jusqu'en 1986 propriétaire de sa propre officine.

Lorsque je fus obligée d'avouer ma grossesse à mes parents à l'âge de 18 ans, un an avant le bac (1984), ils furent horrifiés. Leur fille! Avec un enfant (naturel)! D'un homme qu'ils n'auraient de toute manière jamais accepté comme gendre. On forgea des plans pour trouver une solution «simple» afin de ne pas me barrer l'avenir. Mes deux frères aînés me conseillèrent également d'avorter. Et comment réagit le père de l'enfant? „Je n'ai pas l'intention de t'épouser à cause de ça; peut-être quand j'aurai fini mes études de droit. Fais ce que tu veux, c'est ta décision!“ Un monde s'écroula pour moi. A l'âge de 16 j'avais fait la connaissance de ce jeune homme, de deux ans mon aîné. Cela avait été pour moi le moyen de me distancer de ma propre famille où durant toute mon enfance la paix avait manqué. Mes parents avaient trois fois tenté de divorcer puis s'étaient réconciliés. Comme ils avaient convenu de la séparation des biens, le ménage avait été soigneusement départagé devant nos yeux. Nous les enfants, devons choisir le parent avec lequel nous voulions vivre. Quelle épreuve de vérité! A l'âge de neuf ans je réfléchissais déjà à ce que j'emmenerais si je devais m'enfuir. Chaque fois il ne manquait plus que la signature de notre mère au bas des documents, puis le balancier repartait dans l'autre sens et on passait à la ronde suivante. Mon père était à cette époque employé comme fondé de pouvoir; sans cesse en voyage d'affaires, il était adonné à l'alcool. C'était des nuits atroces pour moi quand je devais l'aider à se coucher et cacher les traces de ses nuits au regard perçant de ma mère, qui faisait tout au long des semaines des remplacements dans les pharmacies des environs. Alors je servais de moyen de communication entre mes parents: „Dis à ton père...“ - „Dis à ta mère...“

Infructueuse recherche du sens de la vie

A cette époque je cherchais désespérément une issue, un sens à ma vie. Tous les dimanches, on nous envoyait, enfants, au culte catholique. Et tous les dimanches, au lieu d'aller à l'église, mes frères se défilaient au premier tournant pour aller voir leurs amies, et plus tard rejoindre leur clique d'alcooliques et de drogués. Quand la messe était terminée, ils venaient me rejoindre pour m'interroger sur le prêche, au cas où notre mère nous poserait des questions inopinées.

Je plaçais tous mes espoirs sur la Première Communion. J'espérais y ressentir quelque chose de Dieu. Mais ce fut une bien triste journée! Je ne reçus que des cadeaux matériels, et n'y découvris aucunement le sens de la vie. Je pleurais en cachette dans ma petite robe blanche.

A 18 ans, plus ou moins volontairement enceinte

J'avais fait la connaissance du père de *Florian* dehors, dans la rue. Nous y jouions à plusieurs au ballon prisonnier. Il venait d'une famille nombreuse. Son père était alcoolique au dernier stade, et la famille vivait d'aide sociale; ils habitaient à l'étroit, dans un petit appartement. Et pourtant je trouvais une grande solidarité dans cette misère, cette vie de famille à laquelle j'aspirais depuis toujours. Je me donnai à ce jeune homme, je le séduisis plutôt, parce que je croyais avoir trouvé en lui mon futur époux, avec lequel je pourrais créer plus tard une famille tout aussi heureuse.

Des sentiments de culpabilité envers mes parents me conduisirent à demander conseil à notre prêtre catholique; mais comme je le constatais rapidement, il n'avait lui-même aucune réponse. Sans avoir grande connaissance de Dieu, je savais en rentrant chez moi que je devais mettre fin à cette liaison, sinon elle aurait des conséquences imprévisibles. A cette époque, j'allais régulièrement me confesser, tout en sachant parfaitement que les prières seules ne pouvaient pas délivrer du péché, mais que seul l'abandon des péchés et la repentance devant un Dieu Saint pouvaient le faire. Sans y entrer plus profondément, les mots „temple du Saint Esprit“ pour désigner le corps me passaient par la tête.

Où était ce Dieu? Je ne le trouvais ni dans le culte catholique, ni dans le culte protestant que je fréquentais à la suite, et où j'arrivais toujours un peu en retard parce que les horaires se chevauchaient. Où en étaient mes perspectives d'avenir? N'avais-je que cette liaison secrète comme réconfort?

La nouvelle de ma grossesse, telle une bombe, mit fin à toute espérance. Je n'avais pas eu l'intention d'être mère aussi jeune, et pourtant j'avais le désir d'avoir une famille heureuse qui m'appartienne. Mes parents me conseillèrent d'avorter, mais étaient prêts à me soutenir financièrement si je passais mon bac et commençais une formation, pour subvenir à mes besoins et à ceux de l'enfant. Je pris la décision de garder l'enfant. A partir de ce moment-là, ma jeunesse fut terminée. A l'école, les sanctions ne se firent pas attendre. Les notes des professeurs conservateurs dégringolèrent. Personne ne pouvait vraiment comprendre; il y avait des contraceptifs, surtout dans une famille de pharmaciens, ou des moyens de s'en „débarrasser“. Or personnellement, j'avais compris que ce serait un meurtre, que ce petit être humain avait le droit de vivre, que c'était même la seule chose que je pouvais assumer maintenant, et pour laquelle je devais vivre. Comme je l'ai dit plus haut, le père de l'enfant avait ses propres projets d'avenir, et nous n'y avions pas de place.

Les premières années de la vie de *Florian* il venait nous voir de temps en temps. Lorsqu'il commença à mal tourner et qu'il disparut après sa détention, le contact s'arrêta.

En 1986, mes parents déménagèrent en Suisse, sous un climat plus doux, pour soigner ma mère qui était atteinte des poumons. Je restai seule.

Temps difficiles

De dures années suivirent. J'avais réussi mon bac tant bien que mal, après de nombreuses nuits sans sommeil. Puis vint l'époque de ma formation comme assistante en pharmacie: le matin à 7 heures, j'amenaient *Florian*, âgé de 3 ans à l'école maternelle; le soir à 19 heures j'allais le chercher chez sa nourrice et nous rentrions ensemble à la maison, dans les pièces froides de notre petit appartement. Mes parents étaient soulagés, car extérieurement, tout semblait s'arranger: leur fille et son enfant étaient autonomes.

En 1986, des amis m'avaient aidé à trouver un petit appartement pour 200 Mark par mois, dans une très jolie région campagnarde de Haute Bavière. Pour chauffer, nous avions des poêles à mazout que nous devions remplir à l'aide de bidons. Le mazout était entreposé dehors dans une remise, et en hiver il fallait en avoir une réserve dans l'appartement, pour que leur contenu ne gélifie pas, sinon nous nous serions retrouvés dans une maison glacée. Il fallait apprendre tellement de choses, maintenant que ma maison paternelle avec employée de maison, confort moderne et sécurité financière appartenaient au passé! Je n'avais pas grande idée de cuisine, ni de finances non plus.

Que ces années furent dures; combien de fois m'a-t-on appelée parce que *Florian* s'étouffait (crises d'asthme) et qu'on l'avait hospitalisé. Combien de drames devant l'école maternelle, quand le petit s'accrochait à moi en pleurant „Ne t'en va pas!“, et que je devais m'arracher à lui; il me fallait bien terminer ma formation et plus tard exercer mon métier, pour subvenir à nos besoins! La décision d'entreprendre des études de Pharmacie (1988) apporta une lueur d'espoir à mon horizon si terne: mieux qualifiée, ayant moins d'heures de travail, j'aurais plus de temps pour le petit. Mais la réalité avait un tout autre aspect: les courses, la cuisine, le ménage, les cours à apprendre, le samedi aller travailler pour gagner un peu d'argent. C'était un train-train qui nous broyait tous les deux.

Mariage annulé

Le coup de téléphone d'un ancien camarade d'école m'arracha à cette léthargie. Robert avait commencé des études dans la marine, il était en congé à la maison et m'invitait à aller danser. A l'école, nous avons été souvent partenaires de danse. Je lui parlais de *Florian*, de ma vie, et peu de temps après, nous nous mîmes en couple. Après les années d'étude où nous eûmes une relation de weekend, suivirent les années de ses voyages en mer, avec des absences de trois à quatre mois, suivies de trois mois de congés. Quand il était libre, il arrivait avec sa valise, prenait part à notre vie de tous les jours puis repartait en mer pour plusieurs mois. Était-ce cela le sentiment de bien-être, la vie de famille? Je pris tout mon courage et lui posai un jour un ultimatum: ou le mariage ou la fin de nos relations. Je ne voulais pas engager ma vie avec un homme qui ne voulait pas assumer de responsabilité envers *Florian* et moi. Une lutte commença. Mes beaux parents étaient choqués à l'idée que leur fils unique, qu'ils pensaient être extrêmement doué, en voie de devenir capitaine d'un bateau de luxe, se lie à une femme qui apportait un enfant dans le couple.

Le mariage fut fixé pour le 9 Septembre 1990 et devait avoir lieu au cloître de

Benediktbeuern sous l'égide d'un Père de nos amis. Toutes les difficultés semblaient surmontées jusqu'au jour où j'allai chercher mon futur mari à la gare de Munich, pour son congé de mariage. „Je ne peux pas t'épouser“, furent ses premières paroles. „J'ai fait la connaissance d'une autre femme. Je retourne à bord aujourd'hui!“

Je ne sais plus très bien comment je réussis à rentrer. Je sais seulement que les gens me regardaient d'un air gêné dans le train. Mes larmes coulaient sans bruit tandis que je regardais fixement par la fenêtre. Comme un automate j'allai chercher *Florian*, j'annulai les rendez-vous et informai famille et amis. En même temps, mon dos commençait à me faire souffrir, j'avais des douleurs qui irradiaient dans la jambe droite; tout mouvement me coûtait un immense effort.

Je me lançai à nouveau dans une recherche effrénée. Je me mis à boire, je tentais ma chance dans les cercles ésotériques, dans les milieux catholiques, à l'église évangélique. Je n'y trouvais ni réconfort, ni soutien; partout des gens à la recherche, eux aussi. Un certain nombre de mes camarades d'étude étaient membres de Scientologie, beaucoup avaient des rendez-vous anonymes – même mariés – dans des chambres d'hôtel. Cette époque fut un abîme. Je voulais mourir et entraîner mon fils avec moi. Après avoir bu, j'eus envie un jour de me lancer avec la voiture par dessus le parapet d'un pont. Mais une pensée m'arrêta: tu avais pensé autrefois que l'avortement était un meurtre, et ça, qu'est-ce que ce serait?

Tournant inattendu dans ma vie

C'est donc comme cela que je me voyais en 1990: étudiante ratée, brisée de corps et d'esprit, responsable d'un petit garçon de sept ans qui attendait qu'on vienne le chercher. Soudain j'aperçus un grand magasin de mode. J'y pénétrai sans but précis. J'hésitais un peu car je me demandais ce que je venais faire ici, sans le moindre „argent de poche“. Je remarquai un stand, placé bien en vue au milieu de l'entrée. Il y avait des livres qu'on pouvait prendre gratuitement. L'un d'eux me sauta aussitôt aux yeux: „Questions qui reviennent toujours!“ Ça oui, des questions j'en avais. En outre, il y avait des cassettes d'un certain M. *Gitt* qui avait tenu des conférences ici, dans le magasin. Ici? Dans le magasin? Au milieu de tous ces beaux habits? De quel genre de conférences s'agissait-il, dans un cadre aussi étrange? Je parcourus rapidement les thèmes des cassettes et demandai à la dame de la réception si l'orateur devait revenir et quand. Elle téléphona alors au premier étage et me demanda de l'accompagner à l'ascenseur. Monsieur *Mühlhäuser* aimerait me voir. Effrayée, je jetai un coup d'œil à mes jeans délavés. „Non, en fait je voulais seulement...“ – „Venez, je vous fais monter l'ascenseur, on vous attend!“ Où m'échapper? Je me retrouvai dans cet ascenseur en haut duquel un aimable monsieur m'attendait; il ordonna à sa secrétaire de ne pas le déranger pendant le quart d'heure suivant. J'avais peur; je ne savais pas ce qui m'attendait. Tout me semblait irréel. Monsieur *Mühlhäuser* répondit à ma question de tout à l'heure: le Professeur *Gitt* venait ici tous les deux ou trois ans, mais il venait juste de repartir. Il était là pour les gens qui se posaient des questions. Dans sa vie aussi, il y en avait eu. Monsieur *Mühlhäuser* se mit à m'en faire le récit et me raconta l'importance que Dieu avait maintenant pour lui. Il me recommanda de prendre contact avec un groupe de chrétiens convaincus qui pourraient m'aider à trouver les réponses à mes questions. D'un coup de téléphone il me mit en rapport avec une église de chrétiens à Garmisch-Partenkirchen.

Je quittai le magasin de luxe comme une somnambule, à la main le livre „Questions...“, au cœur l'espoir infime qu'il y avait peut-être quelque chose qui en vaille tant la peine au point qu'un directeur de mode y mette sa maison à disposition, son temps et même sa vie.

Les études que j'avais commencées fin 1988, se terminèrent ainsi en janvier 1991, mais sans diplôme. Il fallait donc que je cherche du travail; j'en trouvais rapidement dans l'entreprise Boehringer (Penzberg, près du Lac Starnberger): horaires flexibles, bonne retraite, règlement souple des congés. Une meilleure vie pour Florian et moi? Malheureusement, mon état de santé s'aggrava rapidement, en raison des heures que je passais dans les chambres frigorifiques que je devais remplir de préparations pharmaceutiques. Pendant ces journées de travail isolé dans le laboratoire, le contact avec les autres me manquait terriblement. J'étais devenue un petit rouage dans l'engrenage immense d'une entreprise impersonnelle; de plus, j'étais employée dans le génie génétique dont j'éprouvais l'ingérence dans la création comme une menace. L'un des produits à la fabrication duquel je participais aurait pu permettre à n'importe qui de manipuler le génotype humain.

A cette époque, je faisais soigner mon dos dans une clinique spécialisée, grâce à des traitements conservateurs, des massages en particulier. J'avais refusé de me déshabiller devant le masseur. Je ne voulais plus jamais me dévêtir devant un homme. Nous nous mîmes d'accord pour des massages de pieds. Dans le silence gênant qui suivit, je demandai au masseur ce qu'il pensait de la foi. Il s'interrompit et m'invita à venir rejoindre les réunions qui avaient lieu chez lui chaque semaine. On y lisait la Bible.

Pourquoi pas? Mais je n'avais pas de Bible! Au cloître Benediktbeuren j'achetai une traduction catholique volumineuse, avec apocryphes et chronique familiale; équipée de la sorte, j'arrivai à l'heure dite. Les gens du groupe étaient authentiques. On sentait que ce qu'ils chantaient et disaient c'était leur vie. Un pasteur baptiste nous fit ouvrir l'Évangile de Jean. Après 14 ans d'enseignement de religion catholique et l'examen oral du bac, je n'avais aucune idée où je devais chercher. Un geste amical et délicat m'aida à trouver. Les mots que nous lûmes me touchèrent comme un choc: „C'est ça! Voilà la vérité que tu as si longtemps cherchée! Il y a là toutes les réponses à tes questions!“

Le groupe se montra très patient envers moi et mes innombrables questions. Ils m'invitèrent également à leur culte. Je me renseignai prudemment: „Vous n'êtes pas une secte?“ - „Viens voir, et emmène *Florian!*“ Nous nous sentîmes tout de suite à l'aise à l'Église Baptiste de Bad Heilbrunn.

Mais le jour qui devait mettre fin à ma quête n'était pas encore arrivé. Ma jambe droite faiblissait de plus en plus, les douleurs de dos étaient si fortes que je ne pouvais plus me déplacer qu'à grand peine. Un oncle, médecin pour maladies internes à Munich, me fit hospitaliser. Une opération des disques était indispensable afin de soulager le nerf déjà endommagé, et d'empêcher que la jambe ne reste définitivement paralysée. Dans mon maigre bagage se trouvait le livre „Questions“ que je n'avais pas encore lu, et la Bible.

Je partageais ma chambre avec une jeune femme qui souffrait cruellement d'une crise de sclérose en plaques. Nous étions toutes deux obligées de rester allongées. C'est alors que nous découvrîmes, dès nos premiers entretiens, que nous avions toutes les deux le même petit livre de la maison de mode *Mühlhäuser* dans nos bagages.

Et combien de temps n'avions-nous pas les jours suivants pour le lire! J'étais arrivée à un moment de ma vie où je devais m'arrêter et passer en revue ce que j'avais vécu jusqu'à présent et qui se résumait en cette question: „Que penses-tu de Moi, ton Sauveur et Seigneur? Je ne t'ai jamais forcée à prendre une décision. Tu sais que j'étais toujours à ta portée. Tu l'as senti mais tu m'as ignoré pour pouvoir suivre ton propre chemin!“ À la

dernière page du petit livre „Questions“, je trouvai une indication de ce que je devais faire maintenant.

Je me trainai jusqu'à la chapelle de l'hôpital. Peu auparavant je m'étais débarrassée de tous mes remèdes. Je voulais être parfaitement claire, mettre fin à ce demi-sommeil provoqué par les calmants, pour pouvoir saisir entièrement Celui qui fait toutes choses nouvelles! Celui qui m'aime tant qu'Il a payé de Sa vie innocente pour mes péchés. Je répétais de tout mon cœur le modèle de prière qui se trouvait dans les „Questions“. Je priai Celui qui avait un plan pour ma vie et pour celle de mon fils! Ce fut le moment décisif de ma vie.

Un marin réapparaît

L'opération devait avoir lieu le lendemain, le résultat étant des plus incertains. Je retrouvai mon lit, indiciblement heureuse, reconnaissante et en paix parfaite, quoi qu'il advienne. L'anesthésie commençait à faire son effet, quand tout d'un coup la porte s'entrouvrit. J'aperçus un bouquet de fleurs à la main d'un homme que j'aurais voulu épouser six mois plus tôt. Puis je sombrai dans un lourd sommeil. L'opération se passa bien, ma jambe était parfaitement remise, mais n'y avait-il pas eu autre chose? Effectivement, il était bien là, mon ancien fiancé, et me demandait d'avoir la chance de recommencer.

A cette époque mes connaissances bibliques étaient encore assez maigres, mais je lui répondis: „Je veux bien te pardonner de tout mon cœur, mais dans les conditions actuelles, je ne peux pas être ta femme. J'ai trouvé Celui qui dirige ma vie, qui sera mon guide dans toutes mes décisions futures. Je Lui rends grâce pour toutes les difficultés au travers desquelles Il m'a conduite à Lui. Je ne me marierai plus jamais à l'église catholique, car un mariage doit être pour moi une alliance à trois, entre deux croyants et le Dieu vivant, sur la base de Sa Parole.“

Je l'invitai à venir à l'église avec moi, pour qu'il puisse se faire lui-même une opinion. A Pâques 1991, j'étais prête. J'eus le droit de quitter la clinique à demi couchée pour quelques heures, et me retrouvai en face de mes frères et sœurs auxquels je confessai publiquement appartenir à mon Sauveur et Seigneur et devant qui je lus avec larmes le passage suivant de Galates 2,20:

„Je suis crucifié avec Christ, et ce n'est plus moi qui vit, c'est Christ qui vit en moi; ma vie présente dans la chair, je la vis dans la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi.“

Trois semaines de rééducation m'attendaient à Bad Heilbrunn. Il était temps pour moi d'élaborer mon fondement sur la Parole de Dieu. Temps aussi pour mon futur mari de prendre une décision pour Jésus. Autrefois, dans les dernières classes du lycée, nous avions souvent assisté ensemble aux offices religieux de l'école, tandis que la plupart de nos camarades passaient leur temps au lit ou au bistro.

Notre mariage eut lieu en Mai 1991, en l'absence de mes parents qui ne voulaient pas de ce gendre, ni de cette foi. J'achetai mon costume de mariage dans le magasin *Mühlhäuser*, sans me faire connaître; cet endroit avait marqué le début du changement de ma vie. Nous en témoignâmes devant nos amis et connaissances. Peu de temps après nous fûmes baptisés. En 1993, nous assistâmes ensemble à une conférence du Professeur *Gitt*.

Épreuves incluses

Après ma conversion, ne pouvant plus travailler pour l'entreprise Boehringer pour raisons de conscience, je donnai ma démission. Je fus amicalement reprise comme assistante dans „ma pharmacie d'origine“ à Penzberg. Suivirent des années d'activité intense dans notre église. Mon mari y fut nommé diacre et mit fin à son activité dans la marine, pour pouvoir exercer un métier qui lui permette d'être plus près de sa famille grandissante. En 1995, notre fille *Marie* vit le jour. Mais en 1998, mon mari perdit sa mère bien-aimée dans un accident tragique. Dès lors, il se distança de la Bible et de l'église. *Florian* accepta le Seigneur Jésus à l'âge de 12 ans, lors d'un camp de jeunes. Depuis l'âge de la puberté et l'éloignement de mon mari par rapport à la foi, il suit, lui aussi, son propre chemin sans Dieu. Plein de succès dans son travail, avide de plaisirs, il ne pense plus avoir besoin de Lui. Je continue de prier pour lui. En 1999, notre plus jeune fils est né, tourbillon et petit rebelle. *Marie* et *Tim* connaissent et aiment leur Seigneur. Nous marchons ensemble à Sa suite dans un chemin qui n'est pas toujours facile, je l'avoue.

„Es-tu heureuse?“

A la demande récente de ma fille Marie si j'étais heureuse, j'ai répondu avec la plus grande conviction:

„Oui, car mon bonheur n'est pas dans les circonstances qui viennent parfois troubler ma vie de tous les jours. Tout mon bonheur se trouve en Celui qui m'a aimée et a donné Sa vie pour moi. Ce ne sont pas mes désirs ni mes projets personnels qui comptent, mais Sa volonté et Ses directives pleines de sagesse, parce que Lui seul sait ce qui est bon pour nous et ce qui nous est le plus utile. Dans ma vie et dans la tienne, dans celle de Papa, de *Florian* et de Tim. Que nous soyons à la place qu'Il nous a assignée, par obéissance et par amour pour Lui. Tout notre bonheur se trouvera en cela. Un jour nous nous tiendrons devant notre Sauveur et Il dira: „Bien, bon et fidèle serviteur, tu as été fidèle en peu de choses, je t'établirai sur beaucoup; entre dans la joie de ton maître.“

Claudia Bals, 82402 Seeshaupt

Titre de l'édition originale: „Gestrandet, aber doch gefunden“

Traduction française: Eliane Siegel